

Effractions : le podcast #20. Charlotte Debest parle de *Boulder*, d'Eva Baltasar

« C'est vrai que les femmes enceintes, c'est comme si c'était encore une espèce à part entière, elles deviennent en fait complètement pensées comme gérées par leurs hormones. Donc on leur enlève complètement le fait qu'elles soient des sujets, des sujets conscients, des sujets lucides, des sujets qui prennent des décisions. »

Effractions : le podcast vous fait découvrir cinq romans du festival Effractions, qui explorent les liens entre littérature et réel. La quatrième édition se tient à la Bibliothèque publique d'information du 8 au 12 mars 2023.

Dans cet épisode, Bernadette, bibliothécaire à la BPI, reçoit Charlotte Debest, sociologue, pour évoquer les thématiques abordées dans *Boulder* d'Eva Baltasar.

Bernadette :

Boulder, la narratrice éponyme du roman d'Eva Baltasar est cuisinière sur un cargo lorsqu'elle tombe amoureuse de Samsa. Farouchement attachée à son indépendance et à sa solitude, elle décide néanmoins de poursuivre leur histoire et s'installe avec elle en Islande. Leur amour est intense et sensuel, mais lorsque Samsa lui impose l'arrivée d'un enfant, leur couple se fissure. Tandis que le désir emporte la narratrice vers d'autres rives amoureuses, elle réussit pourtant à nouer un lien singulier avec l'enfant biologique de Samsa. Dans une langue inventive et fiévreuse, Eva Baltasar déroule dans *Boulder* une histoire d'amour vibrante entre deux femmes. Elle explore le rapport au corps et à la sensualité, y compris quand l'harmonie amoureuse se rompt. Avec humour et lucidité, et dans une grande liberté de ton, elle écrit la diversité des rapports à la maternité qu'incarnent les deux femmes, entre fusion et distance revendiquée. Une somptueuse exploration du désir, du couple et de l'amour illuminé par des images inventives et fulgurantes.

Le roman évoque tout à la fois le désir et le non-désir d'enfant dans le couple homosexuel. Quelles sont pour vous les spécificités de ce désir de famille ?

Charlotte Debest : Ce qui est sûr, c'est que, peut-être, la question du désir d'enfant se pose différemment, du fait qu'il y ait besoin d'une intervention extérieure notamment. Donc on peut imaginer que le projet d'enfant est beaucoup plus pensé en amont, puisque précisément la question de l'enfant dans un couple homosexuel ne relève pas immédiatement de l'évidence, contrairement aux couples hétérosexuels.

Les lois récentes permettant plus largement la PMA pour les couples de femmes vont-elles, à votre sens, créer une injonction à la parentalité, y compris dans les couples non hétérosexuels ?

Charlotte Debest : C'était en tout cas une de mes hypothèses. Oui, le fait qu'on est dans une société — même déjà en fait pour les couples hétérosexuels, le fait que ça soit possible en cas d'infertilité de l'un ou l'autre ou des deux, car en général, c'est plutôt les deux qui sont

hypofertiles — crée une espèce d'injonction à la parentalité, puisqu'on est quand même dans une société où, même quand on ne peut pas, on est en droit de demander à l'État, par l'intermédiaire de la médecine, de nous procurer l'enfant qu'on ne pourrait pas avoir sans une intervention extérieure. Dans cette revendication du droit à l'enfant, d'une certaine manière, le droit à avoir des enfants, des couples homosexuels, en effet, renforce d'une certaine manière l'injonction.

Peut-être que ça renforce cette idée que, parce qu'on voit que ça se passe notamment du côté des femmes — on n'est pas encore à la GPA (grossesse pour autrui) —, ça renforce cette idée que les femmes pour s'épanouir ont besoin d'un enfant. Et donc ça remet d'autant plus en question les femmes qui ne désirent pas d'enfant. En ce sens là, oui, ça appuie éventuellement l'injonction ou le fait que ça relève de l'évidence, du naturel et surtout de l'épanouissement personnel des femmes.

Un autre sujet du roman, c'est l'absence de désir ou la modification des désirs après avoir donné naissance à un enfant dans le couple. Est-ce que ces sujets sont en train d'émerger dans l'espace médiatique ?

Charlotte Debest : Dans l'espace médiatique sont en train d'émerger à peu près tous les sujets qui relèvent de la sphère très intime et privée. Il me semble que c'est favorisé d'ailleurs peut-être par les réseaux sociaux, où tout le monde fait part de sa vie, tout le monde commente la vie des autres, etc. Après, cette question du désir d'enfant, du désir charnel avec son ou sa partenaire, et puis du désir d'enfant, il me semble que ça émerge en effet dans la sphère publique.

On se permet aujourd'hui de poser des questions qui relèvent de la sphère intime, ce qu'on ne se permettait pas il y a encore une quinzaine d'années, par exemple. Après, cette question, qu'on retrouve très bien dans l'ouvrage, du fait que, d'une certaine manière, le corps des femmes serait soit pour le désir charnel avec son ou sa partenaire, soit pour l'enfant, me pose problème. Parce que ça rappelle finalement une dichotomie très forte qui, d'une certaine manière, fonde la société patriarcale entre d'un côté les femmes qui, en gros, seraient disponibles sexuellement, et de l'autre côté, les mères qui seraient disponibles uniquement pour leurs enfants. Je trouve que ça, c'est assez fort dans l'ouvrage, cette dichotomie. Comme si, dès le moment où Samsa est enceinte, il y a déjà un éloignement et une distance qui se crée avec sa partenaire, et ensuite à l'arrivée de l'enfant, c'est d'autant plus fort. Ça arrive certainement dans la vie réelle des femmes, mais je trouve que l'ouvrage appuie vraiment là-dessus.

C'est encore une représentation finalement très dichotomique de l'individu femme, qui ne pourrait pas être femme c'est-à-dire, garder en fait, ses caractéristiques, sa personnalité, son corps, se l'approprier à différentes phases de sa vie — parce que, bien évidemment, les corps des hommes aussi changent, mais peut être, notamment celui des femmes change, et puis on leur rappelle bien qu'ils changent aussi. Et donc se le réapproprier pour ce qu'il est, sans forcément devoir se dire : à partir du moment où j'ai un enfant, je ne suis plus disponible pour mon ou ma partenaire. C'est peut-être aussi aux partenaires d'envisager le corps autrement et de changer avec, dans le comportement, dans les gestes... Je trouve que cet ouvrage souligne cette représentation très dichotomique de l'individu femme.

Le roman décrit beaucoup les relations charnelles des deux protagonistes et le corps de la mère se substitue un moment au corps de l'amante. Et donc comment, dans une société qui valorise à outrance la maternité, les femmes enceintes sont encore caricaturées et discréditées ?

Charlotte Debest : Si on part du principe (et je pars du principe. mais je ne suis pas la seule) que, dans la société actuelle, globalement, les femmes sont déjà un petit peu discréditées et dévalorisées par rapport au pôle plus masculin, c'est vrai que les femmes enceintes, c'est comme si c'était encore une espèce à part entière. Au niveau du travail, par exemple, au niveau des relations sociales amicales ou au niveau des relations sexuelles, au niveau des rapports de séduction, au niveau de leur mental... à la fois, on peut tout leur passer : elles ont une envie de fraises, c'est les hormones, enfin, elles deviennent en fait complètement pensées comme gérées par leurs hormones. Donc on leur enlève complètement le fait qu'elles soient des sujets, des sujets conscients, des sujets lucides, des sujets qui prennent des décisions, et pas que des décisions complètement irrationnelles parce que les hormones crieraient je ne sais pas quoi.

Donc, en effet, à la fois il y a une valorisation et une survalorisation de la maternité, ou en tout cas de l'injonction à la maternité et, à la fois, une femme enceinte redevient un peu prise en charge, on le voit, par le corps médical, par éventuellement l'entourage (si elle est bien entourée), par ses relations de travail, etc. Elle redevient un peu comme un enfant d'une certaine manière, qu'il faudrait protéger et qui aurait des pensées plutôt irrationnelles ou des coups de folie. En ce sens là, oui, bien évidemment, ça discrédite, mais ça discrédite les femmes, en fait. Parce qu'une femme enceinte, c'est une femme, c'est un individu femme ou même juste une personne. C'est un humain qui, en l'occurrence, porte un enfant.

Et en plus, derrière, ce qui est étonnant, c'est qu'on leur demande une responsabilité énorme une fois qu'elles sont mères. Donc à la fois on les infantilise, avec une relative bienveillance, durant tout le processus de la grossesse et ensuite, par contre, on les responsabilise d'un seul coup : c'est quand même globalement à elles de prendre en charge, même si les hommes, bien sûr, participent, mais c'est à elles de prendre en charge cet enfant. Je trouve que ce que montre cette question de la maternité, que ce soit dans l'ouvrage ou même plus globalement dans la société, c'est à quel point il y a toujours des injonctions contradictoires qui pèsent sur les femmes et qu'on retrouve par exemple dans le désir sexuel, le désir d'enfant, être infantilisé, être méga responsable, etc. Une fois de plus, c'est toujours le même individu. Donc, forcément, ce sont des injonctions contradictoires qui pèsent sur le même être humain, qui en l'occurrence a été assigné femme à la naissance et qui a porté un enfant.

Dans le roman, Boulder représente le désir d'enfant de l'autre personnage, de Samsa, comme quelque chose qui lui est imposé. Est-ce que ça reproduit un stéréotype patriarcal de l'enfant qui est imposé à l'homme?

Charlotte Debest : Alors en tout cas, ça reproduit cette idée que ce serait notamment du côté des femmes et du pôle féminin qu'il y aurait ce désir d'enfant très fort qui aurait absolument besoin d'être assouvi pour l'épanouissement des femmes. Et de l'autre côté, peut être que si jamais on imaginait le personnage de Boulder comme plutôt du côté masculin — pour tout un tas de raisons, notamment ses caractéristiques autour de

l'indépendance, de l'alcool, des fêtes, etc. —, comme une personne qui, en fait, ne prend pas complètement à part entière un projet d'enfant, alors même que cette personne est censée être dans le projet d'enfant. Ce qu'on voit assez – en tout cas à partir de mes travaux de thèse sur les personnes volontairement sans enfant –, très souvent l'entourage, par exemple s'il y a un couple hétérosexuel qui ne veut pas d'enfant, va supposer que ce sont les femmes qui ne veulent pas d'enfant et pas les hommes. Comme si les hommes n'étaient pas complètement considérés dans ce projet de parentalité. Ce qu'on va voir aussi dans la prise de contraceptifs, bien évidemment, ce qu'on va voir lors des éventuels rendez-vous pour une IVG, lors de l'accouchement, ensuite à la maternité... Peut-être que les hommes, parfois, ne s'impliquent pas complètement dans le projet, mais aussi rien n'est fait pour qu'ils s'y impliquent complètement. Ce qui peut parfois donner cette impression d'une imposition où, finalement, on ne leur a pas demandé leur avis. Après, bien évidemment, tout le monde est en capacité, normalement, de donner son avis et de dire clairement les choses si on ne veut pas d'enfant.

L'autre chose qui est intéressante dans l'ouvrage, c'est ce besoin d'être à deux pour faire un enfant. Ce qui montre d'ailleurs aussi pourquoi, peut-être, c'est relativement bien accepté, même si je sais qu'il y a eu tout un tas de mouvements sociaux contre la possibilité pour les femmes d'avoir un enfant ensemble. Mais il y a vraiment cette idée que, de plus en plus, l'enfant est un projet de couple, et c'est extrêmement difficile de penser l'enfant comme un projet individuel. Et là, étonnamment, on le renvoie à quelque chose de très égoïste alors qu'un projet de couple, on renvoie à quelque chose d'un peu évident, de presque altruiste. C'est beau de faire un enfant à deux, mais faire un enfant tout seul ou toute seule, ça passe du côté de l'égoïsme et c'est assez étonnant. Et peut-être que cela, pour le coup, ça en dit long sur l'injonction à la conjugalité aussi, dont découle bien évidemment l'injonction à la parentalité. Ce qui est aussi souligné par l'ouvrage parce que, d'une certaine manière, Samsa, donc celle qui veut absolument un enfant, elle le fait toute seule puisque c'est un couple de femmes. Elle le fait par l'intermédiaire de la médecine, mais elle n'a pas besoin, même génétiquement, biologiquement, elle n'a pas besoin de Boulder. Mais c'est quand même pensé comme un projet à deux, alors même que c'est ça aussi qui, pour le coup, va les diviser ou aller mettre de la distance entre elles. C'est cette interrogation, je trouve, que souligne l'ouvrage, autour de la question du couple et du projet d'enfant qui se pense nécessairement au sein d'un couple.

« Et cela arrive. Cela qui n'a rien à voir avec ma vie, ni avec le périmètre kilométrique de vie censé me protéger des lois gravées dans le marbre, intemporelles, celles qui défient la contingence. Cela arrive à la maison comme un invité mortel. Inattendu et funeste. La maladie qui ne frappait que les autres. Je veux un enfant, dit Samsa, un enfant à nous. À toi. Elle le dit et je ne sens rien, comme si j'avais avalé de l'arsenic. Je suis glacée, c'est tout ce que je sais. Six heures du matin. Le réveil a sonné il y a une demi-heure pour que nous ayons le temps de faire l'amour. C'est son idée, ce sont ses mots. Elle ne me voit pas de la journée et la nuit, nous sommes trop fatiguées, dit-elle. Elle a beau généraliser, c'est d'elle qu'elle parle, car quand je rentre la nuit, elle, elle dort. Mais moi, je suis très, très chaude. Le réveil prétend tirer l'amour de son sommeil à cette heure terrible, une ou deux fois par semaine, je me lève, je me brosse les dents et je saisis le gode parce que ça va plus vite. Je la baise et elle se laisse faire presque sans bouger. Elle accueille en elle un désir que je ne

lui donne pas et le laisse circuler dans les couloirs de son corps comme un fantôme. Elle me saisit le menton pour que je la regarde en même temps que je la pénètre et la pénètre encore. Je n'y prends pas de plaisir, je m'y efforce. Elle me donne un baiser, comme si le baiser pouvait couvrir le silence qui sépare deux esprits quand des corps trop distants se livrent l'un à l'autre. Elle m'embrasse et elle m'appelle Boulder quand elle jouit. Elle m'appelle comme si elle se brisait, comme si elle appelait une pierre.

Dire non, c'est la quitter, je demande du temps. Je frôle la quarantaine, je n'en ai plus beaucoup, répond-elle. Paramètre de merde. Une semaine, je ne demande qu'une misérable semaine. C'est comme si le fait de ne pas avoir accepté tout de suite avait mis en évidence la nature tragique de notre lien, de ce qui resserre et qu'on nomme le couple. J'invente des arguments et les mets sur la table. Une belle dérobade. Nous n'avons pas le temps de nous occuper d'un enfant. Ce serait une grossesse à risque. Nous serions des mères attardées, quand l'enfant irait au lycée, on nous prendrait pour ses grands-mères. Il n'y a pas de place dans l'appartement. Avoir un enfant, c'est prendre une assurance souffrance à vie. Des arguments idiots qui ne sont pas à la hauteur du désir contre lequel ils lancent leurs flèches. »

Cet épisode a été préparé par Bernadette Vincent.

Merci aux Éditions Verdier.

Lecture par Caroline Girard.

Réalisation : Michel Bourzeix et Gilles d'Eggis

Musique : Thomas Boulard

Ce podcast a été produit par Balises, le magazine de la Bibliothèque publique d'information. Vous pouvez écouter tous les épisodes sur balises.bpi.fr et sur les plateformes de podcast habituelles.